





# A L'OMBRE DU BONHEUR

Essai

Jil CASTANET

Biographe Familial – 26 DROME

[www.biographe-familial.fr](http://www.biographe-familial.fr)

*Edition Scripta*

Du même auteur :

*Jean du Soleil – Editions Scripta 2010*

*La Bibliothèque aux Rêves – Editions Scripta 2010*

## Préface

Le Bonheur est quelque chose de si fragile, de si futile et de si éphémère dans l'absolu, que la plupart du temps, on n'est conscient de son existence que lorsqu'il est déjà derrière nous. Pour l'apprécier à sa juste valeur, il faudrait pouvoir se coller à lui et le faire durer. Je suis convaincu qu'il n'y a pas de soleil, sans l'ombre qui l'accompagne. A l'ombre du bonheur, gageons que c'est encore du bonheur, et qu'il n'est pas trop tard pour le respirer à pleins poumons.



## Résumé

Julien CASTEL va fêter ses quarante huit ans, en compagnie de ses amis. Car, il est toujours seul, toujours célibataire. A mi parcours de son existence, il se convainc que c'est le bon moment pour dresser un premier bilan de sa vie. « Suis-je passé à côté du bonheur » se demande t-il « ou bien l'ai-je connu sans le savoir ? ». Ce qu'il ignore, en soufflant ses bougies, c'est que le bonheur est peut-être là, à quelques ronds de table. Mais a-t-il suffisamment de foi, encore, pour y croire et pour l'appivoiser ?



## CHAPITRE I

Je me nomme Julien CASTEL  
et je vais avoir quarante huit ans !

« Je me nomme Julien CASTEL, et je vais avoir quarante huit ans, dans quelques jours, le premier septembre précisément. Ce n'est que depuis que je vole de mes propres ailes, que je pense à fêter mon anniversaire. C'est ma manière à moi de me raccrocher à la vie, de me dire que j'existe, au moins pour moi-même. Je vis seul, dans un petit appartement du vingtième arrondissement parisien, tout près du parc des BUTTES DE CHAUMONT. J'ai souvent pensé à retrouver ma province natale, que seul mon

accent permet encore de deviner. Mais, sans but précis, sans attache, depuis que mes parents ont disparu, emportés par la maladie, j'ai fini par renoncer. Après tout, PARIS ou ailleurs, quelle importance ? J'ai pris des habitudes de vieux garçon, et j'ai fini par m'y complaire. Je ne mange chez moi que le soir, et encore, pas tous les soirs. Je retarde, le plus possible, le moment où je retourne dans ma solitude, après avoir pris soin de refermer la porte à clé derrière moi. J'ai décoré mon petit meublé de trente cinq mètres carrés à ma façon. Quelques dessins peints par mon père. Quelques photos d'artistes qui m'ont inspiré autrefois, comme BRASSENS ou FERNANDEL. Quelques cartes postales des régions de France que j'ai visitées et dans lesquelles, peut-être, je retournerai à ma retraite, pour y finir mes jours. BIARRITZ, peut-être, CARRY LE ROUET, sans doute, MARSEILLAN, plus probablement, ne serait ce que pour me rapprocher du poète et chanteur Sétois. Je suis un fonctionnaire de LA POSTE, depuis près de vingt cinq ans. Je suis arrivé dans

cette maison, ni par conviction, ni par hérédité, ni par choix personnel. Mon père pensait qu'y travailler l'été, alors que j'étais étudiant, était un bon compromis entre l'Université et la vie active qu'il faudrait bien aborder un jour. Quand fut venue l'époque des concours administratifs, c'est encore lui qui me mit devant le fait accompli ; il m'avait inscrit sans m'en parler. Pourquoi ai-je réussi ce concours d'inspecteur ? Je n'en sais rien. La chance des sujets retenus à l'écrit, le nombre des candidats admis, ou le talent d'une bête à concours ? Je pencherais plutôt pour la première explication. Qu'importe, c'est le résultat qui compte seul, et c'est la seule chose que l'on retient, vingt cinq ans après. Je ne pesais pas lourd, à mon arrivée sur Paris. Mes valises étaient plus costauds que moi. Par chance, Paris est remplie de gens de la province, et entre étrangers à Paris, on se serre les coudes. Tout le monde a besoin de tout le monde. Il n'y a plus de bretons ou de lorrains, de basques ou de catalans, d'auvergnats ou de méditerranéens, mais des provinciaux qui doivent survivre à

Paris. Certes, chacun porte la fierté de sa région, l'orgueil de ses racines, et l'ambition de ses couleurs. Mais, mêler la choucroute au cassoulet ou la bugne à la galette ne pose plus de problème. Heureusement, car pour le reste, les barrières sont là, barrières des moyens, barrières des grades, ou barrières des préjugés. Je suis devenu Parisien, assez rapidement, malgré moi. Je cours après le bus, après le métro, après le temps et après les gens. Je dis à peine bonjour à mon voisin de palier, et je ne connais même pas ma voisine du dessus. Si elle ressemble à ses talons aiguilles, elle doit être fine et tapageuse, à la fois. Je salue ma concierge, et je n'oublie pas ses étrennes à NOEL. J'évite d'étendre du linge sur mon petit balcon, et je double mes rideaux aux fenêtres sans volet. Je lave mon linge mais je fais appel à une spécialiste pour le repassage. Je porte rarement la cravate, et j'aime à tutoyer mon personnel masculin. Le dimanche, quand personne ne m'invite, je pars à pied, au hasard des rues, et je déambule vers les quais de la SEINE. J'y retrouve les bouquinistes. La lecture

est devenue mon passe temps favori. Elle me transporte, plus que les reportages télévisés. Je ne suis ni écologiste, ni mondialiste, ni libéral. Je suis resté campé sur mes convictions de quand j'étais étudiant en Droit, à l'Université Paul VALÉRY de MONTPELLIER. Je pense que nous vivons toujours dans une pseudo démocratie. Je crois, effectivement, que l'on peut dire ce que l'on veut ou presque, et que l'on peut faire ce que l'on veut ou presque. Mais je suis convaincu, aussi, que suivant ce que l'on dit ou ce que l'on fait, on est admis ou rejeté, invité ou délaissé, haï ou admiré. Je ne suis pas croyant. Comment croire à quelqu'un ou à quelque chose qui m'a tout enlevé. Les gens que j'aimais le plus, les animaux que je gardais tantôt, les rêves qui étaient les miens, du temps où j'étais jeune. Je vais au cinéma, le jour de préférence, pour ne pas y voir des couples s'embrasser ou se tenir par la main. Je me sens bien au milieu des personnes d'un certain âge. J'ai l'impression de les comprendre, et il n'est pas rare qu'elles m'adressent la parole, car, elles

aussi éprouvent le besoin de parler. Parfois, les fins d'après-midi, par temps calme et ensoleillé, je vais marcher dans le Parc des Buttes de Chaumont. J'y rencontre des joggeurs, des personnes âgées, des chiens errants, des chats sauvages, et des oiseaux en attente de miettes de pain. Parfois, j'aimerais être un des leurs, pouvoir dormir dans ce havre de verdure et de paix, suivre les passants sans les inquiéter, et écouter leurs dialogues. Souvent, je me dis que je ne dois pas être normal, parce que la solitude n'est pas une compagne. Alors, bien sûr, on me parle des sites de rencontres ou des clubs pour célibataires. Mais je voudrais croire à l'amour vrai, à la rencontre insolite, au coup de foudre, à l'âme sœur. Nos parents se rencontraient dans les fêtes, dans les bals ou au bord de l'eau. Pourquoi pas moi ? Je suis un rêveur d'autrefois, un nostalgique du passé, un romantique des années VINGT. Je nourris un paradoxe. Je voudrais que les Femmes aient les vertus de jadis, mais je voudrais, en même temps, qu'elles aient l'audace d'aujourd'hui. Je n'ai pas évolué

depuis mes premières déconvenues. J'avance et puis je recule. Je me lance et puis je fais volte face. Le soir, je suis tout feu tout flamme « demain je parlerai ». Et puis, le matin, le feu s'est éteint, je n'ai plus le courage, ni l'envie. J'ai vécu de la sorte, toute ma vie. Je suis ainsi en amour. Je m'efforce de ne pas tomber dans le piège du racisme. Je pourrais aimer, je crois, une noire africaine, ou une asiatique du Soleil Levant. Pour moi, le racisme n'est pas qu'une affaire de couleur de peau. Quand on se moque de mon accent, quand on m'appelle le Marseillais, quand on me traite de fonctionnaire, ou quand on me dévisage parce que je lis l'HUMANITE DIMANCHE, je me sens d'un autre sang, d'une autre race. J'ai toujours aimé le football, les règles de jeu sont peu nombreuses et faciles à comprendre. Et surtout, dans un stade de football, je suis à l'air libre, je suis noyé dans la masse, et je suis pris par la frénésie des supporters en écharpe. Souvent, je me demande si ce n'est pas cela, le vrai bonheur ?